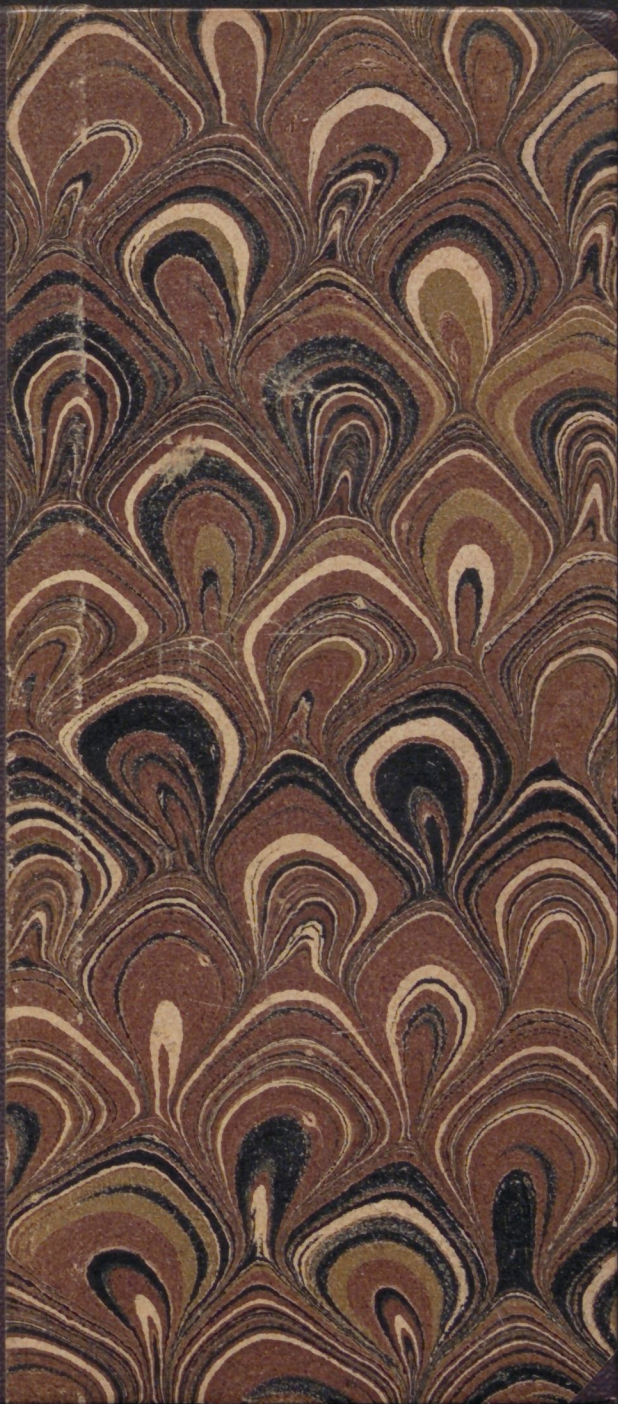


STIER  
RES  
III.E  
IV.

o  
b

6



Vermächtnis von Professor Dr.  
Berthold Wiese



an das Romanische Seminar  
Halle 1932

8098<sup>c,d</sup>

Dr.



ar



,d





OEUVRES  
DE  
C. A. DEMOUSTIER.

Vermächtnis  
von  
Prof. Dr. BERTHOLD WIESE  
an der  
Romanische Seminar Halle  
1882

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!  
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

III

C. A. BERNHARDT



LETTRES  
A ÉMILIE  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.

*Charles Albert*  
PAR  
C. A. DEMOUSTIER.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,  
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

UNIVERSITÄT  
HALLE  
ROMANISCHES SEMINAR  
HALLE



8098<sup>c</sup>

Universitäts- und Landesbibliothek

Interdisziplinäres Zentrum für die Erforschung der Europäischen Aufklärung

94/1316





## A ÉMILIE.

Au château de L...

**J**E vous écris, Émilie, dans ce cabinet tranquille, où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous  
Le temple des vertus, des talents, de la gloire.  
Ah! que j'y tombe à vos genoux,  
Il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire;  
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour  
Fut, par la volupté, ménagé pour l'Amour.  
La discrete amitié veut aussi du mystère.  
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,  
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,  
Le sentiment, la paix, la franche liberté,  
Président en commun au petit comité.  
On est là. Qu'y fait-on? rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux  
Que le luxe à grands frais décore,  
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.  
Il semble, dans ces vastes lieux,  
Que le sentiment s'évapore.

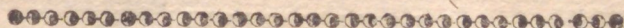
III.

I

Dans un boudoir on s'aime mieux ,  
 Plus intimement on s'accueille.  
 Rien ne se perd , tout devient précieux :  
 Un geste , un mot , un rien , tout se recueille.  
 Là , vers la fin du jour , la simple Vérité ,  
 Honteuse de paroître nue ,  
 Pour cacher sa rougeur cherche l'obscurité.  
 Là , la confiance ingénue  
 Rapproche deux amis ; et si quelque soupir  
 A l'un des deux se laisse entendre ,  
 Sentez-vous avec quel plaisir  
 Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre!

Heureux , Émilie , celui qui près de vous en  
 feroit la douce expérience ! Ah ! si les dieux  
 m'avoient réservé ce bonheur , quel temple ,  
 quel séjour enchanté vaudroit pour moi votre  
 aimable asile ?

Là , je voudrois passer ma vie ;  
 Là , je voudrois un jour mourir  
 Les yeux fixés sur mon amie.  
 Là , le nom chéri d'Émilie  
 Se mêleroit encore à mon dernier soupir.  
 Là , s'échappant de l'infemale rive ,  
 Au retour du printemps , mon ame fugitive  
 Reviendroit soupirer. Ainsi , dans les beaux jours ,  
 L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde ;  
 Et , fidele à son nid , revient , d'un autre monde ,  
 Visiter le berceau de ses jeunes amours.



LETTRES A ÉMILIE,  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.



LETTRE XXXVI.

NAISSANCE DE L'AMOUR.

SI l'on vous racontoit, Émilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés, vous traiteriez, sans doute, ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutoit que l'aveugle est de votre connoissance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité feroit place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assuroit que,

III.



dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardents ; alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappelleriez l'ami d'Émilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour, proscrivant le dieu de la tendresse,  
 Vous me faites jurer de n'en parler jamais ;  
 Chaque jour, je vous le promets :  
 C'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il feroit un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, foible encore, elle se traîna, avec ce doux fardeau, dans les forêts de l'isle de Chypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvoit cent fois le jour,  
 Ce mélange d'inquiétudes,  
 D'ivresses, de sollicitudes,  
 Inséparables de l'amour ;  
 Ses soins étoient plaisirs pour elle :  
 Les soins de mere sont si doux !  
 Son fils jouoit sur ses genoux,  
 Ou bien pendoit à sa mamelle.  
 Reposoit-il ? « Vents, taisez-vous ;  
 « Zéphyr, flattez-le, disoit-elle ;  
 « Embaumez-le, rose nouvelle ;





..... je veille  
Si doucement quand il sommeille!

« Sommeil, verse-lui les pavots  
 « Que tu m'e destinois : je veille  
 « Si doucement quand il sommeille!  
 « Comme il sourit! Que le repos  
 « Donne de grace à l'innocence!  
 « Du vainqueur des rois, des héros,  
 « Voilà donc la frêle espérance!  
 « Voilà celui dont la puissance,  
 « Égale aux arrêts du destin,  
 « Donnera des loix à la terre,  
 « Enchaînera le genre humain,  
 « Les dieux même! Et je suis sa mere!...  
 « Mais ses traits semblent s'altérer;  
 « Il souffre! s'il alloit pleurer!...  
 « Non, ses yeux s'ouvrent, il soupire,  
 « Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractere en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suçà le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des fleches de cypres, et les essaya contre les animaux qui l'avoient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légèrement dorés,

blessoient les amants heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portoient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappoient, et frappent encore les amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable ;

Mais, en se tenant à l'écart ,  
Le Sage, de leurs coups, n'a, dit-on, rien à craindre ;  
Car ils ne portent pas plus loin que le regard  
D'une belle ne peut atteindre.

Pendant l'Amour cache par-tout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la Défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,  
Où l'art aura représenté,  
En raccourci, les traits de la beauté,  
Que l'œil du Sage innocemment s'arrête ;  
Le trait part, le coup est porté ;  
L'illusion commence la défaite  
Qu'acheve la réalité.

Souvent, dans un bois solitaire,  
Où le Sage respire en paix,  
L'écho des prés et des forêts  
Lui reedit les accents d'une jeune bergere.  
S'il y prête l'oreille, aussi-tôt dans son cœur  
Le trait s'insinue, et le Sage,  
Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,  
Court au-devant de l'esclavage.



SUR LA MYTHOLOGIE.

7

Quelquefois, au bord d'un ruisseau,  
Étendu sur l'herbe fleurie,  
Du souvenir des fêtes du hameau  
Il entretient sa tendre rêverie.

Le souvenir embellit tout.

« Qu'aux fêtes de Cérès Clymene étoit jolie !

« Oh ! que ses grands yeux bleus avoient de modestie !

« Que sa parure avoit de noblesse et de goût !

« Ce temple de verdure est digne de Clymene.

« Viens, Clymene, en ces lieux reposer tes appas,

« Viens baigner tes pieds délicats

« Au cristal de cette fontaine ;

« Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais,

« Mes soins écarteront les regards indiscrets.

« Ah ! ne crains pas les miens : je devine tes charmes ;

« Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur... »

Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,

Et le trait d'Amour dans son cœur.

Vous le voyez ; les traits de l'Amour se rencontrent par-tout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres, même de l'amitié, excepté dans les miennes, peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'ame, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique ; et, dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connoissance des nerfs,

je voudrois bien qu'un subtil anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il seroit démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu, tous les secrets de la coquetterie,  
 Soupirs, larmes, coups-d'œil, sourires, trahisons;  
 Adieu, fureurs, craintes, soupçons,  
 Noirs enfants de la Jalousie...  
 Oui, mais, adieu, doux sentiments,  
 Si précieux aux belles ames!  
 Adieu, soupirs, baisers de flammes,  
 Ivresses, larmes et serments;  
 Adieu le bonheur des amants!  
 Le repos de l'indifférence

Pourroit-il compenser la perte du plaisir?

Non; aimer, jouir et souffrir,  
 De l'homme voilà l'existence.

Mais en amour, sur-tout, par un secret lien,  
 Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance;  
 Peines, plaisirs, tout se balance;  
 On souffre, on jouit; tout est bien.

Ainsi, laissons-là le projet de notre découverte. Aussi bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjugueroit encore par les charmes de la persuasion. Aucun dieu ne possède, comme lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'aplanir les scrupules, et de donner aux foiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses arguments sont sans réplique. Je le crois volontiers.

Mais sur le chapitre des mœurs ,  
De sophisme je le soupçonne ;  
Car de la sagesse il raisonne  
Comme un aveugle des couleurs.

Au reste , si ses raisonnements ne sont pas toujours justes , au moins doivent-ils être amusants , car ils lui sont inspirés par la Folie , que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées , aux spectacles , aux bals , aux rendez-vous. Chez nous , elle l'affuble tour-à-tour d'un uniforme , d'un petit manteau , d'un grand chapeau , d'une robe à longs plis , d'un bonnet carré , d'une perruque à circonstances , d'un habit de cour , d'une petite coiffe de dévote , et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très mal ; mais lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère , le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nu. L'on a beau lui en vouloir , ce dénuement excite la compassion ; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre , quand on se rappelle que sa nudité est aujourd'hui l'emblème de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il étoit sans voile , il étoit sans détours.  
Dès qu'il aimoit , il disoit : Je vous aime ;  
Et cet aveu n'étoit point un problème  
Qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.  
Il n'étudioit point ses timides discours ,  
Comme une certaine Émilie

## LETTRE XXXVI

Qui prétend sauver sa pudeur  
Sous le voile douteux de l'amphibologie;  
Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,  
Nous font du secret de son cœur  
Le secret de la comédie.

---

## LETTRE XXXVII.

## ENFANCE DE L'AMOUR.

ON se plaint, depuis long-temps, des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblème de l'inconstance, sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Émilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesteroit que ce fut le jour même, ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,  
L'innocence est toujours fidele;  
Il n'en eut point en grandissant,  
L'enfance n'est jamais cruelle.  
Dans l'âge où naissent les soupirs,  
Il ne voltigea point encore;  
La constance est sœur des desirs  
Que ce bel âge voit éclore.

Mais dès le premier baiser  
Que sa bouche obtint des belles,  
Les deux pointes de ses ailes  
Commencerent à percer.

Nouveaux baisers ; le plumage  
 En deux jours se déploya.  
 Enfin , par son doux langage ,  
 Il obtint bien davantage !...  
 Dès qu'il en fut venu là ,  
 Aussi-tôt il s'envola.

Peu de temps après , l'Amour se promenoit  
 avec sa mere dans une prairie émaillée de fleurs.  
 Là , comptant sur l'agilité de ses ailes , il se vanta  
 de moissonner , en quelques minutes , plus de  
 fleurs que Vénus n'en pourroit cueillir. Vénus  
 accepta le défi ; et Cupidon , voltigeant devant  
 elle , alloit gagner la gageure.

Mais , au moment d'être vainqueur ,  
 Il vit évanouir sa gloire.

L'Amour laisse souvent échapper la victoire  
 Quand il vole de fleur en fleur !

La nymphe Péristere , qui accompagnoit Cy-  
 pris , l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille ;  
 et l'Amour , piqué de se voir vaincu , changea  
 la nymphe en colombe ;

Afin d'apprendre désormais  
 A nos modernes Péristeres ,  
 Qu'avec l'Amour , Nymphes ne doit jamais  
 Se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès , Cupidon a toujours  
 conservé le goût de voltiger. Il a suivi , dans ses  
 conquêtes , la marche incertaine de nos héros  
 à bonnes fortunes , avec cette différence , que

ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, sur-tout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,  
Un foible enfant peut-il renverser la raison  
Et triompher de la sagesse?  
On le dit fort; mais le fripon  
N'est fort que de notre foiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices, et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,  
Et, pour son âge, a tant de complaisance,  
Que d'un regard il fait souvent  
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le désir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les anciens regardoient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

Car, si la femme que j'aime  
Est la plus belle à mes yeux,  
Il est juste qu'Amour lui-même  
Soit pour moi le plus beau des dieux.

Quant à son caractere, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Émilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les anciens ont conçue de deux Amours \* opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir  
 Aussi-tôt qu'elle vient d'éclore;  
 C'est lui qui, jadis, fit vieillir  
 Tithon dans les bras de l'Aurore.  
 L'autre inspire ce feu divin  
 Que vous allumez dans mon sein,  
 Cette flamme pure et sublime  
 Que la vertu nourrit d'estime.  
 Dévoré de sa sainte ardeur,  
 Ma bouche, en soupirant, l'exhale.  
 Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,  
 Et vous en êtes la Vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes que son caractere et tous ses attributs.

---

\* Ils appeloient l'Amour vertueux, *Eros*, et celui qui lui est opposé, *Antéros*. On le croit fils de Mars et de Vénus.



Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf qu'elle couva sous ses ailes noires, et d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donnerent les dieux, pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, déesse de la pauvreté, qui étoit venue pour recueillir les restes du repas, qu'il la rendit mere de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin, il n'y a point de financier parvenu, sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'étoit ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'étoit accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'Amour repose,  
Il eût repris son sceptre et sa divinité.

Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité

Auroient prouvé sa royauté;

Vos vertus, son apothéose.

## LETTRE XXXVIII.

HÉBÉ ET L'AMOUR.

**S'**IL existe des caprices aimables , ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure ,  
 Il est aimable quand il rit.  
 On le rappelle quand il fuit ,  
 On l'adore quand il demeure.  
 C'est le plus aimable boudeur  
 Qui soit de Paris à Cythere ;  
 C'est le plus aimable imposteur  
 Qui soit né pour tromper la terre ;  
 Il fait vingt serments aujourd'hui ,  
 Et demain il les désavoue :  
 On sait qu'il blesse quand il joue ,  
 Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais , Émilie , vous citer un trait qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfants. Il étoit encore très jeune lorsqu'il fit avec Hébé , sa compagne , le voyage de Paphos , où Vénus avoit un temple célèbre. Là , après avoir étudié les arts et les sciences ,

Ce dieu malin , qui sans cesse varie  
Ses goûts légers , ses plaisirs , ses travaux ,  
Conçut un jour la docte fantaisie  
De professer , au milieu de Paphos ,  
Les éléments de la géographie.

Dans ce dessein , lui-même il façonna  
D'un marbre blanc , la surface arrondie ,  
Et d'un bleu tendre avec art dessina  
Sur ses contours , la Grece , l'Italie ,  
Londres , Paris , Cythere , *et cætera*.

La jeune Hébé , qui toujours le seconde ,  
Dans ses projets grandement l'assista ,  
En se chargeant de la machine ronde :  
Aux écoliers que l'Amour enseignoit ,  
En tous les sens Hébé la retournoit ,  
Pour leur montrer les quatre coins du monde.

Mais la déesse , à la fin , se lassant  
De ce travail , Cupidon , pour bien faire ,  
Avec adresse , ayant coupé sa sphere  
Par l'Équateur , la fendit justement  
En deux moitiés , par quoi les Antipodes ,  
Mis de niveau , furent moins incommodes  
A transporter. L'Amour , deçà , de-là ,  
Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or , de l'Amour la gentille écolière ,  
Flore , un beau jour , ayant touché , dit-ou ,  
Du bout du doigt les pôles de la terre ,  
Chaque toucher fit éclore un bouton :

..

Bouton naissant de rose printannière  
 Ne brille pas d'un plus beau coloris  
 Que ce bouton écloso du sein des lis.  
 A s'en parer Hébé fut la première ;  
 L'Amour lui-même en parut enchanté :  
 La mode en vint ; chaque divinité  
 Modestement promenoit à la ronde ,  
 Sous un tissu gonflé par le zéphyr ,  
 Les deux boutons prêts à s'épanouir ,  
 Qui couronnoient sa double mappemonde.  
 Chez les humains cette mode passa  
 Rapidement ; et l'adroite Nature  
 Pour le beau sexe avec art imita  
 Des déités la nouvelle parure ,  
 Comme elle avoit , à quelque temps de-là ,  
 De Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors , qui sont d'un si grand prix  
 Dans la saison du regne de Cypris ,  
 Sont dédaignés par l'austère vieillesse.  
 Dans l'âge mûr , nous voyons nos mamans  
 Laisser tomber ces frères ornements  
 Qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse ,  
 Jouets légers de l'Amour et du Temps ,  
 Que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens , Émilie , que ce trait d'invention ,  
 dont les imitations ont été si multipliées , n'est  
 point consigné dans l'histoire de l'antiquité ;  
 mais il nous est parvenu par la tradition , dont  
 le rapport , depuis tant de siècles , est appuyé

sur une expérience aussi heureuse que constante.  
Je vous engage donc à le croire, d'autant que  
vous êtes, moins que personne, en état de le  
contester ;

Car si vous osiez démentir  
La vérité de ce système,  
Vous pourriez, je crois, nous fournir  
Double argument contre vous-même.

---

## LETTRE XXXIX.

SÉMÉLÉ, ARIANE.

VÉNUS, depuis long-temps, cherchoit l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Mon fils, en naissant, a été proscrit par Jupiter; vous pouvez tout aujourd'hui; obtenez sa grace, et comptez sur sa reconnoissance.

- « Il semera de fleurs votre heureux hyménée ;
- « Il abrégera la journée ,
- « Alongera la nuit, et l'on verra l'Amour
- « Faire un mariage à la cour. »

Thétis promet son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

- « Présentez mon fils, lui dit-elle ;
- « Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait ,
- « A votre époux il doit lancer un trait
- « Qui le rendra huit jours fidele. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portoit sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connoissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caracteres. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est naturel, ce me semble,

Que l'Hymen de l'Amour attiédisse l'ardeur.

Du chaud, du froid unis ensemble,

Que résulte-t-il? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présenterent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grace. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa: mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les déesses furent blessées presque en même temps. Les propos, les regards s'animerent; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baisserent plus.

Ce dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venoit enfin de se réconcilier avec elle, et paroissoit, pour la première fois, au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avoit pour

les déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeoit. Vous devinez qu'il fut interrogé, vous devinez aussi qu'il fallut répondre;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi,

Tel est l'amour pour le silence,

Que quand il interroge un muet de naissance,

Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes : Vous savez, déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frere d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mere entroit dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps : jugez de quel éclat devoit briller sa beauté ! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent. Il paroît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour; mais enfin elle cede à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le souverain des dieux. A ces mots, un regard le rappelle, et Sémélé devient mere.

J'ignore, ô Junon, qui put vous instruire de ce mystérieux larcin; mais la vengeance en fut terrible. Vous vintes trouver ma mere sous les traits de Béroé, sa nourrice; et, lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence:



Ma belle enfant , qu'as-tu fait de tes roses ?

Je ne te vois que des lis aujourd'hui.

Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes ?...

Le petit scélérat !... Je gage que c'est lui !

Eh ! qui donc ? reprit ma mere en rougissant.

— Qui ? cet adolescent , dont les yeux , le sourire ,  
Les propos , en deux jours , poussent un cœur à bout.

Je ne veux rien savoir ; mais si tu me dis tout ,

Je te promets de ne rien dire.

Je n'ai rien à vous confier , répliqua Sémélé,  
puisqu'il n'y a rien.

Rien ?... Regarde-moi donc... Quels regards abattus !

Rien ?... Mon enfant , j'ai là-dessus

Une science trop certaine.

J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine ,

Et ta ceinture ne joint plus !

A ces mots , ma mere ne répondit que par des  
larmes , et tomba dans les bras de la fausse Béroé,  
qui , feignant de la consoler , s'écrioit :

Ne pleure pas , ma pauvre fille !

On est jeune , on est foible... Eh ! ne sais-je pas bien

Ce qu'il en coûte alors ? Oh ! le petit vaurien !

Si je connoissois sa famille !...

— Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur ,

Ce scélérat , ce fourbe insigne ,

T'aura fait encor trop d'honneur.

Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne

De Saturne ! — Il est vrai. — Quoi ! ce jeune inconnu ?  
 — C'est Jupiter. — Et tu l'as cru ?  
 Va , les dieux gagnent trop à l'être ,  
 Pour dédaigner de le paroître.  
 Qui te l'a dit enfin ? — Lui-même. — L'imposteur !  
 Abuser ainsi la candeur !  
 Un Jupiter sans barbe ! — Hélas , reprit ma mere ,  
 Si ce n'est le dieu du tonnerre ,  
 C'est au moins le dieu du bonheur.

Eh bien ! ajouta la perfide nourrice , pour te  
 prouver sa divinité , qu'il paroisse devant toi dans  
 l'éclat de toute sa puissance ! Cette proposition  
 flatta la vanité de Sémélé ; elle pressa son amant  
 d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta  
 qu'il y alloit pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si par l'éclat brûlant de ta gloire suprême ,  
 Ce foible corps est dévoré ;  
 Si je meurs enfin , je mourrai  
 Dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter , trop tendre pour résister à ses desirs ,  
 parut dans un nuage de lumière , tenant d'une  
 main le sceptre , et de l'autre la foudre. Sémélé ,  
 ivre de gloire et d'amour , lui tendit les bras ,  
 et se précipita dans les siens ; mais ses levres tou-  
 choient à peine les levres de son amant , que déjà  
 la foudre l'avoit consumée. Son ame , en gé-  
 missant , s'envola dans l'Élysée. Junon sourit ; et  
 Jupiter , versant des larmes , me recueillit parmi

?  
l  
te  
ns  
on  
nt  
ta  
t:  
  
s,  
ne  
é,  
s,  
u-  
ja  
é-  
et  
ni





Elevez cet enfant à l'ombre du mystère  
Il était orphelin avant de voir le jour.



les cendres de ma mere, et me mit dans sa cuisse,  
où il me porta jusqu'au terme de ma naissance.  
Alors Mercure me confia secretement aux nym-  
phes de la montagne de Nysa, en leur disant :

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystere ,

« Il étoit orphelin avant de voir le jour.

« Que son enfance vous soit chere ;

« Et dans le sein de votre amour

« Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mere ! »

Je la retrouvai en effet près de ces fideles nour-  
rices, qui, en récompense de leurs soins, brillent  
maintenant au milieu des astres, sous le nom des  
*Hyades*.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silene  
devint mon précepteur. Il étoit toujours monté  
sur son âne, et c'est à lui que je dois mes pre-  
mieres leçons d'équitation.

Son caractere étoit la bonhomie.

Il buvoit sec, mais il avoit le vin

Joyeux et tendre ; il eût, le verre en main,

Fait rire en chœur toute une académie.

Après de lui, jamais le noir chagrin

N'osa rider le front de la Folie.

Si la Bacchante, avec un ris malin,

Dans un repas le barbouilloit de lie,

Il se prêtoit à la plaisanterie,

Et se vengeoit par un tendre larcin

Qu'il n'alloit pas raconter à sa mie.

Nymphes, Bergers, Dryades et Sylvains,

De ses chansons répétant les refrains ,  
L'environnoient de leur bruyante orgie ,  
Et promenoient le meilleur des humains  
Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître , je résolu , dès ma jeunesse , de marcher sur les traces des héros , et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées de conquêtes que Silene m'avoit données , n'avoient rien de sanguinaire. Je voulois faire des heureux , et non pas des esclaves ; et les peuples échappés à ma puissance , devoient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu , je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrses en main ,  
Ouvroient la marche. Au lieu de machines de guerre ,  
Les Sylvains rouloient sur la terre  
Des milliers de tonneaux de vin.  
La Folie et l'Amour , couronnés de raisin ,  
Remplaçoient parmi nous la Fureur et la Gloire ;  
Et quand l'armée , au son du tambourin ,  
Faisoit halte , c'étoit pour boire.

J'étois monté sur un char traîné par deux tigres ; un thyrses me servoit de sceptre , et le pampre formoit mon diadème. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde , qu'un fils de Jupiter s'avançoit pour les conquérir. Ces peuples , me croyant héritier de la foudre , s'en-

fuirent à mon approche ; mais, revenus de leur première terreur, ils accoururent en foule au-devant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte,  
 Plantez ces jeunes ceps le long de ces coteaux ;  
 Dans ces rians vallons rassemblez vos troupeaux.

Voilà mes loix, voilà mon culte.

Je n'exerce point les horreurs

Du dieu de Thrace et de Bellone.

Soyez libres ; je veux n'enchaîner que les cœurs.

A vos princes soumis je laisse la couronne ;

Mais à condition que de votre bonheur

Ils me rendront un pur hommage.

Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.

Allez, soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps, tous les peuples voisins subirent mes loix ; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets, en leur disant :

Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis ;

D'autres vainqueurs feront garder leurs diadèmes,

Je n'ai conquis que des amis,

Et les cœurs se gardent eux-mêmes.

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrais à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyois les moissons dorer les champs fertiles; les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les coteaux de fruits et de verdure; et, comparant ces campagnes à celles où tant de héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disois avec une joie secrète:

Je n'ai point abreuvé ces plaines  
Du sang de mes nouveaux sujets;  
Elles n'ont vu briller que le fer de Cérés;  
Et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin, je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avois conquis. Mes vaisseaux étoient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçoit autour des mâts et des cordages, et nous présentoit ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimoient le nectar, et chantoient les plaisirs de la vendange. Les nymphes d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environnoient nos vaisseaux; elles élevoient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyr, battant des ailes, caressoient les trésors de ces nymphes, et leurs douces haleines nous faisoient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous aperçûmes l'isle de Naxos, comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses



rochers nous parurent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent, sembloient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ces rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette isle : je la trouvai déserte ; mais je ne sais quel charme secret m'inspiroit sa solitude. Une voix intérieure sembloit me dire :

Sur les traces de la victoire ,  
 Qui t'a conduit jusqu'à ce jour ,  
 Ton cœur n'a connu que la gloire ;  
 Ici tu connoitras l'Amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyois entendre l'écho soupirer. Plus j'avançois, plus ses accents devenoient tendres et plaintifs. Enfin, j'arrivai près d'un rocher au pied duquel la mer brisoit ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouverts présentoient une grotte dont l'entrée étoit ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortoit une voix touchante, qui prononçoit ces tristes paroles :

Cruel , pourquoi m'avoir trahie ?  
 Je t'a mois de si bonne foi !  
 J'ai tout sacrifié pour toi ,  
 Et c'est toi qui me sacrifie !  
 Tu m'as condamnée à la mort !  
 Je te déplais, je suis coupable !...  
 Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable ,  
 Ingrat , je te plairois encor.

Si la douleur flétrit mes charmes ,  
 C'est toi qui causes ma douleur ;  
 Mon teint reprendroit sa fraîcheur ,  
 Si ta main essuyoit mes larmes.  
 Mais tu fuis et j'attends la mort.  
 Je te déplais , je suis coupable !...  
 Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable ,  
 Ingrat , je te plairois encor.

Du moins , à mon heure dernière ,  
 S'il m'étoit permis de te voir !  
 Si je mourais avec l'espoir  
 Que tu ferois ma paupière !...  
 Mais je suis seule avec la mort.  
 Je te déplais , je suis coupable !...  
 Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable ,  
 Ingrat , je te plairois encor.

Adieu ! ton amante abusée ,  
 Mais trop foible pour te haïr ,  
 T'adresse son dernier soupir  
 Avec sa dernière pensée.  
 Je vole au-devant de la mort.  
 Je te déplais , je suis coupable !  
 Hélas ! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable ,  
 Ingrat , je te plairois encor.

A ces mots , le teint pâle , les cheveux épars ,  
 une femme sort de la grotte et s'élançe vers les  
 flots ; mais , plus prompt que la foudre , je me  
 précipite à sa rencontre , et la retiens dans mes  
 bras. La douleur l'avoit abattue , l'effroi la saisit ;  
 elle pousse un cri perçant , me regarde , et





Ah! si mon sort vous intéresse,  
Par pitié, laissez-moi mourir.



tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle étoit intéressante ; elle pleuroit. En essuyant ses larmes , je sentois couler les miennes , et je m'enivrois d'une amère volupté. Enfin , elle ouvrit des yeux languissans , et , me jetant un regard tendre et douloureux , elle me dit :

Ah ! si mon sort vous intéresse ,  
Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir ,  
Lorsque d'un cœur trop foible il trahit la tendresse ,  
Par pitié laissez-moi mourir !

Les accents de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitoit contre celui de cette infortunée ; et mes bras , en la soutenant , trembloient sous ce doux fardeau...

A ces mots , Vénus , avec un sourire de dépit , s'écria :

Le moment est critique ! et je vois votre cœur ,  
Mon cher Bacchus , tomber en défaillance ;  
Hébé , notre aimable vainqueur  
A besoin de votre assistance.

Hébé approche en rougissant , et , les yeux baissés , verse le nectar à la ronde. Bacchus , distrait , lui présente sa coupe , la regarde , soupire , et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois ,  
Quand je suis prêt à vous confondre ,

Vers la fin du dessert , au lieu de me répondre ,  
Vous me versez ce joli vin d'Arbois  
Que vous trouvez si bon (soit dit par parenthese).  
Alors , abandonnant ma these ,  
Je me tais , vous riez ; nous trinquons , et je bois.

## LETTRE XL.

NISUS ET SCYLLA , THÉSÉE.

LA jalousie est une étrange chose !  
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,  
Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,  
Et veux me taire.—Allons, monsieur, parlez toujours,  
Dit-elle. — Mais enfin, madame,  
Mon récit vous déplaît.—En quoi? — Vous vous troublez,  
Vous pâlissez. — Eh bien! oui, tu me perces l'ame,  
Perfide! — Je me tais. — Non, ce n'est rien. . Parlez.

Ce fut à-peu-près sur ce ton que Vénus, se mordant les levres, dit à Bacchus : Eh bien ! que faisons-nous de notre aimable inconnue ? Bacchus reprit ainsi :

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posoit sur ma poitrine ; et ses yeux, abattus de langueur, se levoient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant :

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir.  
Essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie,  
Et je consens à vous laisser mourir,  
Si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous, répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante, d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une isle déserte, asile de leur sureté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortune, et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisiroit l'instant où elle reposeroit près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avoit préparé pour le sauver, et l'abandonneroit dans ce désert, seule avec son désespoir?—Le perfide! m'écriois-je! l'infortunée!... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des loix à la Crete. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frere, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athenes et de Mégare, les lâches l'assassinerent pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte chez les assassins de son fils, le ravage et la mort, et va former le siège de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avoit bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce dieu laissoit quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avoient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchoit, elles rendoient un son mélodieux. Scylla, fille de Nysus, roi de



Mégare , prenoit plaisir à entendre ces divins accords ; et , durant le siège même de la ville , elle se rendoit souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle apperçut , dans la plaine , le roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon pere avoit la sagesse des dieux ; il en avoit aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue , une passion indomptable , à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendoit d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avoit au sommet de la tête ; Scylla le lui coupa durant son sommeil , et le porta , triomphante , à Minos , comme un gage de sa tendresse. Mais mon pere , indigné de cette trahison , abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare , elle fut changée en alouette , et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle , il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athenes craignant le sort de Mégare , demanda la paix. Mon pere la lui accorda ; mais ce fut à une condition bien cruelle , dont les dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que durant neuf années consécutives , les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles , pour être dévorés par le Minotaure , qui habitoit le labyrinthe.

Cet édifice immense , chef-d'œuvre de l'ingé-

nieux Dédale , contenoit une infinité de circuits  
ménagés avec une adresse perfide ;

Hélas ! il ressembloit au cœur de l'infidèle ,  
Dont l'innocence ignore les détours.  
Sans le savoir , on s'engageoit comme elle ;  
On se perdoit , comme elle , pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitoit le Mino-  
taure. Ce monstre , moitié homme , moitié tau-  
reau , dévoroit les infortunés que Minos enfer-  
moit dans le labyrinthe.

Déjà , pour la troisieme fois , les Athéniens  
nous envoyoit leur fatal tribut. Assise près du  
port , je considérois en silence leur vaisseau cou-  
vert de deuil , qui approchoit lentement du rivage.  
Il aborde enfin , et j'en vois descendre les tristes  
victimes. Les jeunes filles marchoit les pre-  
mieres , le front pâle , les yeux baissés. Elles ne  
pleuroient plus ; leurs larmes s'étoient épuisées  
dans les derniers embrassements de leurs meres.  
Après elles , marchoit les jeunes captifs , les  
mains chargées de fers et la tête abattue. Un  
seul osoit lever les yeux , et son regard noble  
et fier paroissoit défier la fortune. Il semble  
que l'ame des héros se communique à tout ce  
qui les environne. A la vue de celui-ci je me  
sentis élever au-dessus de moi-même , et je  
résolus de le secourir. Je saisis l'instant où ,  
sans être entendue , je pouvois lui parler ; et ,  
avec une surprise mêlée de mille autres senti-

ments, je reconnus, dans cet infortuné, le jeune et illustre Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avoit voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélops, dont il étoit issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il étoit vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

Je croyois qu'un héros disoit la vérité,  
Qu'il ne s'abaissoit point à tromper son amie;  
Et qu'Amour, Gloire et Loyauté  
Alloient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendoient tous au tombeau. Thésée seul sembloit marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivois de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidait. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitoit

dans mes mains , et m'indiquoit tous les mouvements de Thésée. Je le sentois combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout-à-coup le bruit cesse, et le fil reste immobile! Thésée étoit-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible. Je crois entendre des cris dans le lointain... si c'étoit une illusion!... J'espere, je tremble, je frissonne, je palpité... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore... c'est lui!... J'entends: j'entends des cris... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il desire? Non; le bruit approche... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes:

On jouit trop pour bien jouir.

Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;  
Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avoit déli-  
vrées des fureurs du Minotaure, sembloit me  
rendre hommage de leur reconnoissance. La tête  
énorme du monstre étendu à nos pieds, vomis-  
soit des flots d'un sang noir, et les compagnons  
de Thésée la considéroient encore avec terreur.

En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empresses, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendoit. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette isle fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présente une digne retraite de vrais amants.

Là, j'espérois couler mes jours.  
 J'y devois être épouse et mere ;  
 Là, mon cœur, fixé pour toujours,  
 Devoit partager ses amours  
 Entre mes enfans et leur pere.  
 Je me forgeois une chimere  
 De tendresse et de volupté.  
 Ah! d'une illusion si chere,  
 Quand le charme nous est ôté,  
 Que la vérité semble amere!

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étois endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,  
 J'espérois que l'Amour, qui fermoit ma paupiere,  
 Avec le dieu de la lumiere,  
 Viendroit le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir! Je m'éveille; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux; mes bras s'étendent vers lui, et ma

bouche cherche la sienne... Il avoit disparu ! Je l'appelle , mais en vain. Alarmée et tremblante , je sors de la grotte , je parcours les bois , je gravis les rochers , je franchis les précipices ; je demande mon époux à tout ce que je vois. Écho seul me répond en gémissant. Enfin , accablée de douleur et de lassitude , je me traînois lentement vers le rivage , en répétant le nom de Thésée , quand tout-à-coup , promenant mes regards sur le lointain des flots , je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avois sauvé , le perfide !... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots , continua Bacchus , Ariane versa de nouveaux pleurs... — Que vous essuyâtes , reprit Vénus.

— Vous l'avez dit. — Mais pour guérir son cœur ,  
Le vôtre proposoit un remede , Seigneur ;  
Sans doute la malade usa de ce régime ?  
— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane , je lui ceignis cette couronne immortelle , chef-d'œuvre de Vulcain , qui brille parmi les astres \* , depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas ! il ne lui manquoit que l'immortalité.

---

\* La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

Pardonnez-moi si je soupire.

Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien  
Que je lui fus fidele. — Oh ! cela va sans dire...

— Aussi je ne vous en dis rien.

— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.

— Mais l'amitié les suit. — De loin.

Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.

— Oui ; mais le cœur ne vieillit point.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les dieux et  
les déesses prirent parti, les uns pour Cypris,  
les autres pour Bacchus. J'aurois été pour celui-  
ci ; car je crois, et j'offre, Émilie, d'en faire  
avec vous l'épreuve,

Je crois que deux tendres amants,

Après avoir cueilli des roses au printemps,

Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,

Savoureront l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,

Comme un excellent fruit conservé de l'automne.

## LETTRE XLI.

ÉRIGONE, ICARIUS.

ON vous a souvent prévenue, Émilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,  
 Qu'an grand étonnement de la société,  
 Un mari fidele est cité  
 Comme l'on citeroit une femme discrete.

L'assertion paroît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mi-toyenne.

J'y connois quelques bonnes ames,  
 Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,  
 Dans Paris affichent encor  
 La sottise d'aimer leurs femmes;  
 Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,  
 Près d'une épouse tendre et sage,  
 Trouvent l'amour dans leur ménage,  
 Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Émilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.



Une épouse est chez eux meuble de compagnie :

Cela fait les honneurs ; cela sert de maintien

Dans les jours de cérémonie.

Elle est aimable , jeune et riche ; c'est fort bien ,

Aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien

Décent , souple , commode , aux époux convenable.

D'un autre sentiment si l'on étoit capable ,

Ce seroit s'afficher , l'usage le défend.

L'Amour permet qu'on soit enfant ;

L'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Émilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style, par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentoit souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarus, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne, que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Érigone. Érigone avoit quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu

Dans une ignorance profonde,

N'ayant jamais connu le monde,

Connoissoit encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employoit près d'elle tous les lieux communs de la galanterie : Érigone refusoit ou de les écouter ou de les entendre. Enfin le dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté foible. Il s'aperçut qu'Érigone aimoit beaucoup le raisin,

et qu'elle alloit chaque soir à la vigne de son pere, pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivoit Érigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendoit à un jeune cep. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerois mieux accepter un congé,  
Que d'employer un pareil stratagème;  
Il est triste d'être obligé

De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendoit Érigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble; sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs empoisonnée!... A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme: Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Érigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivoit. Icarius y avoit invité les pasteurs du territoire d'Athenes. Le nectar couloit des grappes ver-

meilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarus, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avoient le vin mauvais, ils tuèrent Icarus, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarus. Ces fêtes furent nommées les jeux icariens. On les célébroit en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice, sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,  
 Sur une corde balancée,  
 Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,  
 Sur vos divins appas si ma vue est fixée,  
 Si je suis dans les airs votre taille élancée,  
 Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,  
 Et ce voile qui va peut-être s'envoler !...  
 Ah ! que votre pudeur n'en soit pas offensée,  
 Je ne pénètre point des charmes inconnus :  
 J'éleve vers le ciel mes yeux et ma pensée,  
 Pour invoquer Icarus.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il étoit suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'étoit connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poètes du temps lui avoient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter, qui la portoit à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avoient avec elle en société; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Érigone et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avoient jeté le corps de son pere. Érigone, à cette vue, se perdit de désespoir, Méra mourut de douleur, et les dieux les transporterent au ciel. Icarus y devint la constellation de Bootès; Érigone, le signe de la vierge; et Méra, celui de la canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se perdit pour suivre Érigone? Point du tout. Il choisit une autre route; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleuroit encore.

Proserpine étoit un peu brune, mais elle rachetoit ce défaut par mille agréments. Elle avoit une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'étoit éclairé que d'un demi-jour; en sorte que si le cœur n'y ressentait point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissoit aller peu à peu à cette

mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudroient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'étoit arrêté chez Proserpine pour un instant; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion  
Un exemple fameux, que dans l'occasion  
Nos époux se piquent de suivre :  
En galant homme il s'absenta.  
Vous voyez que, dès ce temps-là,  
Les maris de cour savoient vivre.

Bacchus, enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta, qu'en entrant chez Proserpine, il s'étoit endormi; qu'il attribuoit cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avoit dormi trois ans, et s'étoit réveillé au milieu des nymphes, qui l'avoient fait danser, et avoient voulu le retenir; mais qu'il s'étoit échappé pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,  
Patience, vertu, douceur, tendre langage,  
Sont de grands points. Mais, selon moi,  
Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge  
Ont refroidi les amours,  
Près du feu, dans son ménage,  
En rappelant ses beaux jours,  
Souvent un couple fidele,  
Malgré ses cheveux grisons,  
Fait jaillir quelque étincelle  
En rapprochant ses tisons.  
Dans l'histoire mutuelle  
Qu'ils se font de leurs soupirs,  
Chaque héritier leur rappelle  
L'époque de leurs plaisirs.  
Ainsi, votre ame attendrie  
Croira voir, dans vos enfants,  
Vivre la chronologie  
Des jours de votre printemps.

---

---

 LETTRE XLII.

NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE. PARIS.

LE récit des triomphes et des amours de Bacchus avoit échauffé le génie conquérant des déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée étoit devenu un champ de bataille, dont leur adresse et leurs charmes se disputoient le terrain. La victoire balançoit sur-tout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout-à-coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : *A la plus belle.*

Si la Discorde avoit écrit :  
 A la plus sage , à la plus tendre ,  
 A celle qui , sans y prétendre ,  
 A le plus de sens et d'esprit ;  
 A la plus chaste épouse , à la plus digne mere ,  
 A l'amante la plus sincere ,  
 On auroit partagé sans procès et sans bruit.  
 C'étoit à la plus belle ; Ilion fut détruit \*.

---

\* On verra dans la suite que cette pomme , jetée par la Discorde , causa la ruine de Troie.

Junon , Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme , et demandèrent un juge impartial . Alors Mercure leur dit :

- « Près des murs sacrés de Pergame ,  
 « Je connois un berger , beau , jeune et sans détour :  
 « Pour conserver la candeur de son ame ,  
 « On l'éleva loin de la cour  
 « Et loin du commerce des femmes .  
 « Ce juge vous convient , mesdames :  
 « Nul préjugé n'altérera  
 « Son innocence et sa droiture ;  
 « Et l'arrêt qu'il prononcera ,  
 « Sera le cri de la nature . »

Ce jeune pasteur étoit le beau Paris , fils de Priam , roi d'Ilion . Hécube , épouse du roi , portant cet enfant dans son sein , rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui enflammoit toute l'Asie . L'Oracle consulté répondit , que la reine mettroit au jour un fils qui embraseroit son empire . Priam , alarmé de cette menace , chargea un de ses officiers , nommé Archélaüs , de faire périr son fils aussi-tôt qu'il seroit né . Hécube même souscrivit à cet arrêt . Hécube n'étoit pas mere encore ;

Car , dès le moment qu'il respire ,  
 Dès qu'elle vient de l'embrasser ,  
 Quelle mere peut balancer  
 Entre l'amour d'un fils et celui d'un empire ?



si-  
ge

r:

de  
or-  
u-  
te.  
bit  
re.  
de  
rir  
ne  
ere



N<sup>o</sup>. 16.



Entre les bras de l'innocence,  
En souriant, il attendait la mort.



Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels, et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise :

Qui mieux que moi sait, Émilie,  
Combien votre regard fut toujours éloquent ?  
Cependant, mon aimable amie,  
Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment  
Près du berceau de votre enfant,  
Lorsqu'au plus léger accident  
Vous tremblerez de voir ravir à la lumière  
Ce tendre fruit de vos amours naissants,  
Et verserez ces pleurs intéressants  
Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grace du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux ! foible, seul, sans secours, sans défense,  
Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,  
Entre les bras de l'innocence,  
En souriant il attendoit la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les

ornements dont il étoit couvert , tout les intéressa. Ils l'adoptèrent , et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs , qui l'aimoit d'une amitié tendre , le félicitoit souvent de l'heureuse destinée qui , loin des tourments de la fortune et de la grandeur , avoit confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenoit sur ses genoux , et , le pressant dans ses bras tremblants , il lui disoit :

Mon fils , vous entrez dans la vie  
 Par un chemin semé de fleurs ;  
 Vous n'avez pas encor versé de pleurs.  
 Personne à vos plaisirs ne porte encore envie.  
 Vous n'éprouvez point les ardeurs  
 De cette aimable frénésie  
 Qui tyrannise tant de cœurs ;  
 Vous n'aspirez point aux honneurs ;  
 Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.  
 Mon fils , vous entrez dans la vie  
 Par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;  
 Mais , hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.  
 Mon fils , je vois venir le jour  
 Où ce cruel enfant , par un tendre langage ,  
 Va vous attirer à sa cour.  
 Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour ,  
 Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.  
 Fuyez alors , fuyez ; voilà le vrai courage.  
 Oiseau foible et timide , évitez ce vautour ,  
 Sinon vous périrez victime de sa rage.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;  
Mais , hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.

Aimable enfant , qui dans vos yeux ,  
Portez la paix de l'innocence ,  
Puissiez-vous n'être ambitieux  
Que du bonheur dont jouit votre enfance !  
Soyez pauvre , mais vertueux ,  
Ne vous enchaînez point au char de l'opulence ,  
N'allez pas habiter les palais somptueux ;  
Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux  
D'un protecteur enflé de sa puissance.

Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux  
Où l'intrigue marche en silence ;  
Les remords sont la récompense  
Des attentats les plus heureux.  
Aimable enfant , qui , dans vos yeux  
Portez la paix de l'innocence ,  
Puissiez-vous n'être ambitieux  
Que du bonheur dont jouit votre enfance !

Quand le temps aura sillonné  
Ce front paré des fleurs de la jeunesse ,  
Votre cœur se verra bientôt environné  
Par les Ennuis , enfants de la Tristesse.  
Vers son déclin quand il s'abaisse ,  
L'homme aux douleurs est condamné.  
Foible au berceau , foible dans la vieillesse ,  
Il meurt , mon fils , comme il est né.  
Faites-vous des amis , secourez la détresse  
De l'homme vertueux , du sort abandonné ;  
Attachez-vous , par la tendresse ,  
L'enfant qu'à votre amour le ciel aura donné.

..

Ces appuis soutiendront un jour votre foiblesse ,  
 Et vous feront goûter un reste d'âlegresse ,  
 Quand le temps aura sillonné  
 Ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et  
 le plus beau des pasteurs. La Nature le dédom-  
 mageoit de l'empire dont l'avoit privé la Fortune.

Il régnoit sur les prés , sur les fleurs des campagnes ,  
 Sur les moissons , sur les troupeaux ,  
 Et sur les cœurs des nymphes des montagnes  
 Dont sa lyre faisoit soupirer les échos.

C'est là qu'il vit la tendre OEnone  
 Brillante de fraîcheur , de jeunesse et d'amour ;  
 C'est là , sur le gazon , qu'au déclin d'un beau jour  
 Elle vint partager et son lit et son trône ;  
 Car le gazon étoit trône et lit tour à tour.

Enfin Pâris vivoit heureux ; mais , pour être  
 durable , le bonheur veut être ignoré. La célé-  
 brite du pasteur fit son malheur et celui de son  
 épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam  
 faisoit célébrer à Troie , et sa beauté attira tous  
 les regards. Hector , fils aîné de Priam , après  
 avoir vaincu tous ses adversaires , fut vaincu par  
 son frere , qu'il ne connoissoit pas. Ce triomphe  
 intéressa toute la cour. Le roi lui-même interro-  
 gea le vainqueur , et le reconnut pour son fils.  
 Alors commença la fortune , et finit le bonheur de  
 Pâris. OEnone s'en aperçut la premiere.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance  
 De son lit nuptial exilèrent l'Amour ;  
 La pauvre OEnone apprit, par son expérience,  
 Ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré  
 l'homme du jour par le comité de la coquetterie  
 troyenne. Les belles se l'arrachèrent, ou se le  
 passèrent tour à tour. Ainsi, sans repos et sans  
 jouissance, Pâris étoit emporté par le tourbillon  
 des femmes à la mode. Cependant un sentiment  
 secret le ramenoit vers sa fidele OEnone. Il ren-  
 doit, malgré lui, justice au mérite de son épouse,  
 et disoit, avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur ;  
 « La Nature a paré son ame  
 « De mille vertus. En honneur,  
 « C'est un trésor;... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec  
 ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le  
 dieu Mercure, qui devint son conseil et son  
 agent, et qui finit par le proposer à la cour  
 céleste, pour juger le différend des trois déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris  
 aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;  
 Et Pâris n'est pas, je vous jure,  
 Le dernier juge que Mercure  
 Ait placé sur le tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites  
bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine  
de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme  
Le beau Pâris prononcera,  
Je vous offre la main jusques au mont Ida :  
En attendant, gardez la pomme.

---



## LETTRE XLIII.

## JUGEMENT DE PARIS.

LA nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière : l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses, mais la coquetterie veille depuis longtemps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la nature et même de la divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux ? Je ne vous le dirai pas, Émilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivait ; le reste on l'ignore.

Enfin le jour paroît, et l'instant fatal approche. Les déesses, guidées par la jalousie et la curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Paris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme ; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main, tenant un sceptre d'or, son front réflé-

chissant l'éclat du diadème, tout annonce la reine des immortelles; et le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.

Vous en devinez la raison :

L'un glace l'autre; et dès que l'Amour tremble,  
C'en est fait, il meurt du frisson.

Le juge frissonnoit encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnoit la déesse. Elle attiroit les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempéroit l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire étoit à elle; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Émilie, à la place de Paris, j'aurois fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la sagesse  
Nuise au pouvoir de la beauté;  
Vous m'avez trop appris que la sévérité  
Ne peut altérer la tendresse.  
Mais convenez que l'affabilité,  
Avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,  
Exerce un plus puissant empire  
Que la plus austère rigueur.





Junon, Minerve, tout disparaît à ses yeux ;  
Il ne voit que Vénus.



Je ne dis pas que la pudeur  
 N'embellisse la beauté même ;  
 Mais avouez qu'en tout bien , tout honneur ,  
 Sans blesser la vertu , l'on peut donner son cœur  
 Pour le cœur de l'objet qu'on aime.  
 Enfin , je ne dis pas que les mots mesurés ,  
 Les dédains , les froideurs , les aveux différés ,  
 Désolent sans raison le cœur d'un galant homme :  
 J'approuve tout cela ; mais vous observerez  
 Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avoit presque  
 oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds  
 flottoient en désordre sur son front couvert des  
 roses du plaisir. Sa ceinture divine étoit à moitié  
 détachée. Ses yeux mouroient de langueur , ses  
 levres brûloient de volupté. La cour céleste se  
 douta , qu'ainsi que Junon et Minerve , Vénus  
 avoit veillé. Mais les déesses même convinrent  
 que ce n'étoit pas pour sa toilette. Elles avoient  
 raison.

Cypris quittoit Bacchus. A l'ombre du mystère ,  
 Ce dieu s'étoit , dit-on , permis un doux larcin ;  
 Trois fois Vénus se trouvoit mere ;  
 Les Graces naissoient dans son sein.

A peine le pasteur la voit , il soupire , il se  
 trouble ; la pomme lui échappe. Junon , Minerve ,  
 l'Olympe assemblé , tout disparoit à ses yeux ; il  
 ne voit que Vénus ; et , la main étendue vers  
 elle , il veut lui présenter la pomme. Elle étoit

aux pieds de la déesse , et l'Olympe applau-  
dissoit.

Je conçois que la gravité  
D'un juge de vingt ans , en ce moment succombe ;  
La pomme , devant la beauté ,  
Ne s'adjudge point , elle tombe.

Je n'entreprendrai pas , Émilie , de vous peindre  
le dépit des rivales de Vénus. Je ne connois point  
de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent , qu'avant le  
jugement de Pâris , les trois déesses tenterent  
leur juge tour à tour. Junon lui promit la gran-  
deur ; Minerve , la sagesse ; et Vénus , la plus  
belle femme de l'univers. Vénus lui tint parole ,  
puisque , sous ses auspices , il enleva dans la suite  
la belle Hélène , épouse de Ménélas ; mais cette  
odieuse conquête fut vengée par la Grece assem-  
blée. Les Grecs assiégèrent , pendant dix ans ,  
la ville de Troie ; et la haine de Junon et de  
Minerve consumma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt , Émilie , des effets ter-  
ribles de leur ressentiment. Pour moi , si , comme  
Pâris , je tenois aujourd'hui la pomme , pour  
accorder Junon , Minerve et Vénus , c'est à vous  
que je la donnerois. Ainsi ,

En couronnant chez vous les graces naturelles ,  
Et la sagesse , et même la fierté ;  
Je saurois partager , avec égalité ,  
La pomme entre les immortelles.

## LETTRE XLIV.

VÉNUS, SON CULTE, SES DIVERS NOMS.

SAPHO.

LE triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une alégresse que Minerve et Junon se dispenserent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'univers, et se réunirent dans son temple de Cythere. La déesse y avoit plusieurs autels, devant lesquels elle étoit représentée avec différens attributs. Ici, elle paroissoit sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les levres.

Là, elle étoit assise sur une conque marine, attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étoient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvroit la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'étoit que belle; voilée, elle étoit divine. Elle tenoit un faisceau des traits \* redoutables dont elle remplit le carquois de son fils.

\* Théocrite,

On prétend qu'armée de ces traits , elle triomphoit de Jupiter armé de la foudre , et le forçoit de lui rendre hommage.

Jupin , quoiqu'il fût un peu fier ,  
Aux autels de Vénus apportoit son offrande.  
Le plus grand potentat , quand la Beauté commande ,  
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin , on la voyoit couronnée de myrte , tenant un miroir , les pieds revêtus de sandales tissées d'or et de soie , et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappellent le culte honteux que les filles de Chypre rendoient à Vénus. Elles se prostituoient en son honneur sur le rivage de la mer , et tiroient de ce commerce infâme , des sommes considérables , et des bijoux dont elles se composoient une dot , avec laquelle elles se marioient. On assure qu'elles devenoient alors honnêtes femmes , et que chez nous on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il !

On voyoit aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la beauté , et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux ,  
Trop heureux l'amant qui sommeille ,  
S'il ne devoit jamais rouvrir les yeux !  
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse étoit encore représentée sous la



figure d'une vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille  
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,  
Sa beauté dans sa maison,  
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin, Vénus paroissoit sur un char d'ivoire, traîné par des cygnes. Sa taille étoit majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour étoit à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidoit à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs ames réunies vers le séjour de la divinité. Mais ce culte particulier, qui, dès-lors, étoit moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné;

Puisque de la *Vénus modeste*  
On a même oublié le nom,  
Comment se rappelleroit-on  
Qu'il est une *Vénus céleste* ?

On voyoit auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeoit sur son front, la Timidité tempéroit le feu de ses regards, le Sourire animoit ses levres, et de

sa bouche entr'ouverte on croyoit entendre sortir  
cette éloquence enchanteresse que les rhéteurs  
enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves auteurs  
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,  
Sont des sots avec leur science.

Voyez de la Beauté les regards enchanteurs,  
Écoutez ses discours doux, simples et flatteurs;  
Vous y trouverez mieux que chez les orateurs,  
Les éléments de l'éloquence.

Vénus étoit encore accompagnée des trois  
Graces qui se tenoient par la main, pour mar-  
quer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;  
Chaque Grace à ses sœurs semble être nécessaire.  
Il faut les réunir pour plaire;  
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les prêtresses de Vénus, le front  
couronné de myrte, s'avancerent vers le sanc-  
tuaire; elles portoient du lait et du miel qu'elles  
alloient offrir à la déesse. La grande-prêtresse  
se prosterna la première aux pieds de Vénus  
*céleste*, et lui présenta deux colombes, en lui  
adressant cette prière :

Vénus, de ces oiseaux fideles,  
Reçois l'offrande, et que chez nous  
Les amants, même les époux,  
Les prennent enfin pour modeles !

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus *populaire*. On immola une chevre \* blanche ; et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel , où l'on entretenoit un feu de genievre et d'acanthé. Les sacrificateurs présenterent aussi un porc sauvage \*\* ; mais il n'entra point dans le sanctuaire , de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du temple , et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire , offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de Vénus *nuptiale* , qui , d'une main , tenoit le globe du monde qu'elle régénere , et portoit entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée \*\*\*. Elles étoient couronnées de roses , dont l'incarnat ou la blancheur peignoient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs desirs. L'or et l'ébene de leurs longs cheveux flottoient sur leur cou d'albâtre , et pendoient jusqu'à terre. Les vierges desiroient

---

\* Lucien.

\*\* Strabon rapporte (liv. ix) que Vénus recevoit quelquefois des sacrifices de porcs , pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des auteurs , pour éviter la sécheresse des citations.

\*\*\* On l'appeloit *Migonitis* , c'est-à-dire , *Conjugalis* , conjugale. Ce mot dérive du verbe grec *Μίγνυμι* , *conjungere* , joindre , unir. *Pausan*, liv. III.

des époux ; les épouses , des enfants. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux , et lui consacrerent leur chevelure. Aussi-tôt la prêtresse en coupa les tresses flottantes , qu'elle suspendit aux autels de la déesse.

Ce sacrifice , qui plaisoit à Vénus , s'est perpétué autant que son culte. Bérénice , long-temps après , voulant obtenir la victoire pour son époux , consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous , Émilie ,

Heureusement vous cherchez peu la gloire ,  
Et vous n'avez besoin d'offrande , ni de vœux ,  
Lorsque vous voulez bien gagner une victoire :  
Mais si , pour obtenir un sort victorieux ,  
Vous alliez quelque jour , nouvelle Bérénice ,  
Aux autels de Cypris suspendre vos cheveux ;  
Que Zéphyr gémiroit d'un si beau sacrifice !

Quant à la chevelure de Bérénice , le lendemain de l'offrande , elle disparut du temple. A cette nouvelle

Messieurs les courtisans s'étant rassemblés tous  
Pour convenir de sa métamorphose ,  
Se dirent quelque temps : Eh bien ! qu'en ferons-nous ?  
Car il falloit en faire quelque chose.  
Enfin , sans trop savoir pourquoi ,  
A l'aide d'un certain poète \* ,  
Ils en firent un astre. Moi ,  
J'en aurois fait une comete.

---

\* Callimaque composa un poëme à ce sujet. Les astronomes avoient , depuis peu , découvert une nouvelle

Tel étoit le culte de Vénus. Elle punissoit sévèrement les femmes qui manquoient envers elle de dévotion. Les dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenerent des prisonnières, qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines \*. Craignant ensuite qu'un jour les enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs peres, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Émilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,  
Sacrifiez souvent à la mere d'Amour ;  
Et permettez-moi quelque jour  
De vous donner la main quand vous irez au temple.

Cependant lorsque l'on éprouvoit les fureurs de Vénus, il y avoit autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avoient la vertu d'apaiser les transports de

---

constellation. Le poëte, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

\* La seule Hypsipyle conserva la vie au roi Thoas, son pere, qu'elle fit sauver secretement dans l'isle de Chio.

l'amour, on avoit recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y étoit-on baigné, qu'on oublioit l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'éleve sur le rivage de la mer Ionienne, avoit la même propriété. On s'élançoit du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on étoit guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes, firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avoit donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'étoit rendu le plus beau des hommes.

Vous connoissez les Phaons de nos jours,  
Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,  
Qui sont au désespoir de chagriner ces dames,  
Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel étoit l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas. Sapho en fit la cruelle expérience; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher :

Je vais boire l'onde glacée  
Qui doit effacer pour toujours  
De mon cœur et de ma pensée  
Le souvenir de mes amours.

Enfin , je braverai les armes  
Du cruel enfant de Vénus.  
Je ne verserai plus de larmes....  
Mais , hélas ! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus !... Quoi ! sa vue  
Ne me fera plus tressaillir !  
Je l'entendrai sans être émue  
Et sans frissonner de plaisir !

Quoi ! mon cœur ne pourra plus même  
Se figurer qu'il me sourit ,  
Qu'il est là , qu'il me dit : je t'aime ,  
Que je pleure , qu'il s'attendrit !

Je ne pourrai plus , sur la rive ,  
Les jours entiers l'attendre en vain ;  
Le soir m'en retourner pensive ,  
Et me dire , il viendra demain !

Adieu donc , espoir , rêverie ,  
Illusion , dont la douceur  
M'aidoit à supporter la vie  
Et le veuvage de mon cœur.

Et toi , malgré les injustices  
Qu'à ce cœur tu fis essayer ,  
Perfide , de mes sacrifices ,  
Le plus dur , c'est de t'oublier.

## LETTRE XLV.

BACCHUS.

**J**E vous ai crayonné légèrement, Émilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus étoit représenté sur un char traîné par des tigres ou par des pantheres, emblèmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison, car le lynx n'a rien de particulier que sa vue perçante. Or, un homme ivre peut y voir double; mais non pas de loin. Le dieu étoit couronné de pampre, et sa couronne étoit surmontée d'une paire de cornes;

Mais il doit être dépouillé  
De cette éminente parure,  
Depuis qu'Hymen s'est affublé  
De la moitié de sa coiffure.

On donnoit des cornes à Bacchus, parce qu'il avoit le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettoit auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avoit fait quitter aux



hommes la nourriture du gland, pour celle des fruits et du bled. On y plaçoit aussi un cep de vigne ou un figuier, dont il avoit enseigné la culture. De la main droite il tenoit un thyrsé; c'étoit une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnoit pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le dieu des buveurs étoit encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face étoit enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenoit une coupe; de l'autre un thyrsé environné de lierre. On mettoit alors auprès de lui une pie: cet oiseau lui étoit consacré, parce qu'il étoit fort babillard.

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,

(Car ce procès n'est pas nouveau)

Que les femmes avoient réclamé cet oiseau,

En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais comme il fut prouvé que Bacchus faisoit babiller les hommes aussi bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit hermaphrodite.

Les premiers prêtres de Bacchus furent les Satyres; ses premières prêtresses furent les Naiades. Il faut avouer, Émilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère;

Car souvent je vous verse à peine  
 Quelques gouttes de ce doux jus  
 Dont s'enivroit le bon Silene,  
 Qu'aussi-tôt, par vos mains, la nymphe de la Seine  
 Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous  
 vous relâchez un peu de votre dévotion pour les  
 Nâïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,  
 De son cristal étroit part, pétille et s'élance,  
 Votre bouche sourit à sa vivacité;  
 Et votre main, avec prudence,  
 De la Nâïade alors lui sauve l'alliance,  
 Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Nâïades furent remplacées  
 par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades.  
 Ces différents noms tirent leur étymologie de  
 plusieurs mots qui expriment la rage, la folie et  
 l'emportement. Ces prêtresses parcouroient les  
 villes et les campagnes, armées d'un thyrses,  
 couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de  
 tigre. Leurs cheveux étoient épars, leur bouche  
 écumante, leurs yeux rouges et étincelants.  
 Quelques auteurs ont vanté leurs charmes, peut-  
 être avec raison; mais je n'aurois pas été leur  
 rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;  
 La décence, à mes yeux, embellit la laideur.  
 Il n'est pour moi de beauté véritable  
 Que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus étoit arrivée, on ornoit son temple de pampres et de lierre. Les prêtres promenoient sa statue au milieu des vignes, et chantoient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivoient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressembloient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtoit ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposoit le dieu sur un autel, au pied duquel on immoloit un bouc. Ce sacrifice plaisoit à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes céps et les bourgeons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportoient en pompe la victime et le dieu. Sur son passage, les habitants de la campagne immoloient un porc \* devant la porte de leurs maisons. De retour au temple, les sacrificateurs brûloient les entrailles de la victime; et du reste, ils préparoient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentoient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

Sous le voile des sacrifices,  
La pudeur pouvoit, sans rougir,  
Exprimer son premier desir  
Par le langage des prémices.

---

\* Cette coutume étoit fort usitée chez les Athéniens.

Après le festin, les prêtres se rassembloient au son du fifre et du tambourin, et sautoient en cadence, sur des outres ou des vessies, gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Émilie, que les danseurs manquoient souvent la mesure, et que les faux-pas étoient fréquents. La chute de chaque figurant excitoit les huées et les battements de main des spectateurs, et l'on décernoit un prix au sauteur qui avoit le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passerent d'Athenes à Rome, où l'on célébroit les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La premiere fête se célébroit au mois d'août; on suspendoit alors aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avoit lieu au mois de janvier, lorsque l'on apportoit à Rome les vins d'Italie.

Enfin, la troisieme et la plus solemnelle, arrivoit au mois de février: c'étoient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit le même que ce Nemrod que l'Écriture appelle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette

opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms, celle des personnages.

Je connois beaucoup d'Émilies,

Comme vous jeunes et jolies :

Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom;

Mais sont-ce vos vertus? Est-ce vous enfin? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre conquérants, législateurs et bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrses de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne peche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrses les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochements prouvent que si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère \*. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches; mais

---

\* Orphée appelle Bacchus *Moses*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de loix.

leurs caracteres et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux ; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnoit sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disoit :

« Je connois fille de vingt ans ,  
 « Admirable par ses talents ,  
 « Plus encor par sa modestie ,  
 « Négligeant ses jeunes attraits ,  
 « Ne cultivant que son génie , »  
 A ces traits-là je me dirois :  
 Voyons s'il parle d'Émilie.

S'il ajoutoit : « De mille amants ,  
 « Même en rejetant la tendresse ,  
 « Elle sait de leurs sentiments  
 « Ménager la délicatesse :  
 « Cela se fait si poliment ,  
 « Qu'on prendroit pour un compliment  
 « Le congé qu'elle leur adresse.  
 « Qui l'aime la suit forcément ;  
 « Qui la fuit , jamais ne l'oublie : »  
 Je me dirois : Assurément  
 C'est, ou ce doit être Émilie.

S'il ajoutoit : « Sur son chemin  
 « Apperçoit-elle l'indigence ?  
 « Avec un air de négligence  
 « Elle se détourne. Sa main  
 « Joint la main vers elle tendue ,  
 « Furtivement ; et puis soudain ,  
 « Craignant qu'on ne l'ait apperçue ,

« Elle rougit de son bienfait,  
« Tremble que l'on ne le publie,  
« Et s'esquive!... » A ce dernier trait,  
Je m'écrirois : C'est Émilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Émilie, que je vous ai prédit la naissance des Graces le jour même du jugement de Paris, qui fut prononcé au printemps. Or, nous venons de passer le Carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devrait leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques :

—  
Votre cœur gémit en secret  
De ce que vos trois Sœurs n'arrivent point encore :  
Consolez-vous et tournez le feuillet,  
Sous vos yeux elles vont éclore.



## LETTRE XLVI.

## LES GRACES.

QUOIQUE les auteurs aient varié sur l'origine des Graces , l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues , parce que , disent-ils , les Graces ne doivent pas être déguisées ; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de graces sans décence ; point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très peu de détails sur ce qui concerne les Graces. Pour y suppléer , je vous envoie , Émilie , la relation du pèlerinage que j'ai fait , sous vos auspices , au temple de ces trois immortelles.

## LE TEMPLE DES GRACES.

Le temple des Graces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte.

Ce temple est le palais des Fées.

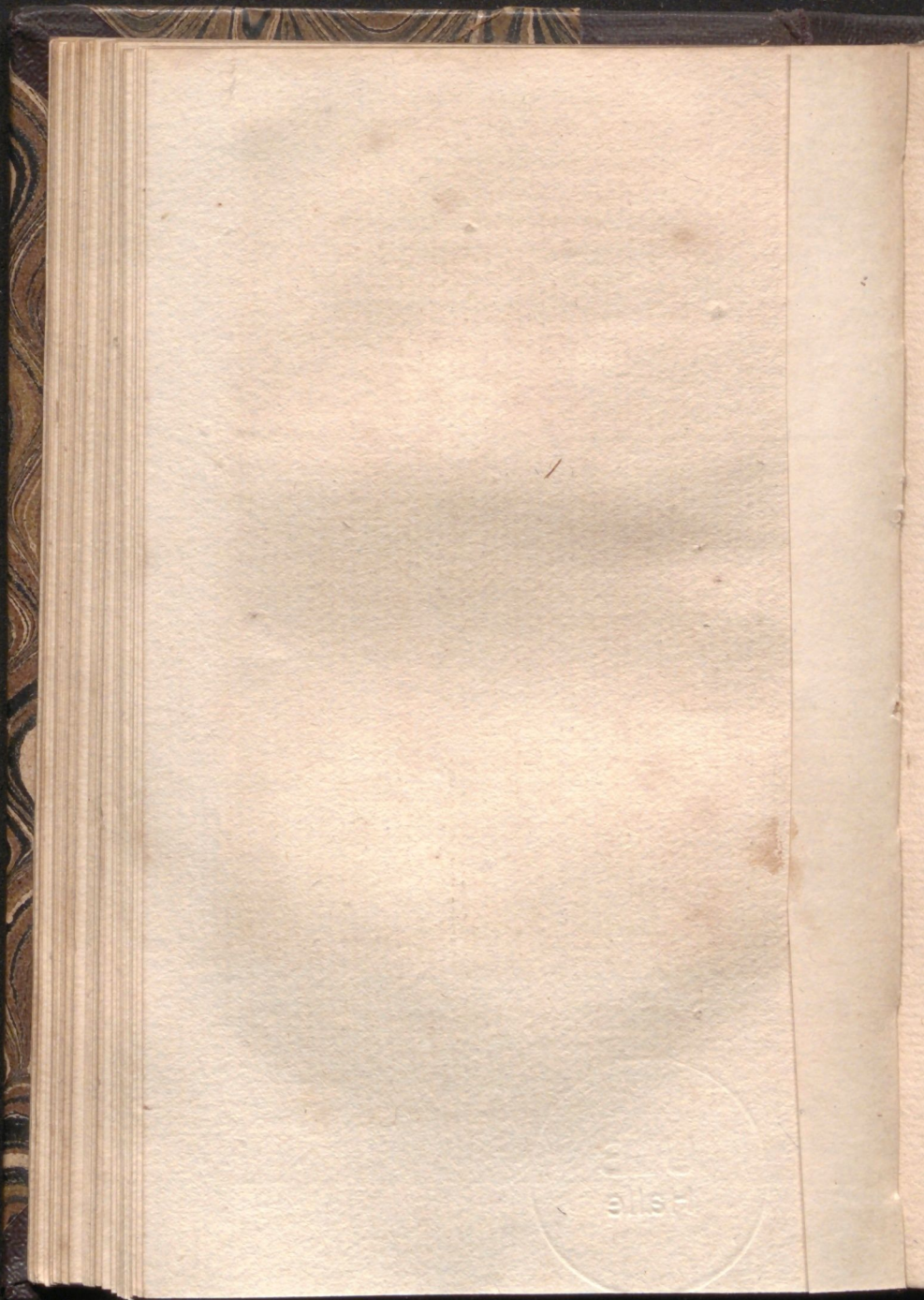
Que la beauté paroisse ; aussi-tôt vers les cieux  
L'édifice s'éleve et présente à nos yeux  
Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.





Point de graces sans décence.  
Et point de décence sans voile.





Éloignez-vous , le charme fuit ,  
Et le temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchois ce temple fugitif, qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il étoit depuis huit jours, à\*\*\*. J'entrepris à l'instant ce pèlerinage. A chaque pas, je rencontrais sur la route une multitude de pèlerins qui tournoient le dos au temple auquel ils prétendoient arriver.

Au fond d'un carrosse doré ,  
C'étoit une sempiternelle ,  
Le visage verni, plâtré,  
Roulant sa mourante prunelle ,  
Et de ses charmes déperis ,  
Pour gonfler la forme jumelle ,  
Enfermant , avec leurs débris ,  
Le Zéphyre sous la dentelle.

Plus loin suivoit monsieur l'Abbé  
Lisant dans Sapho son bréviaire ,  
Le dos voûté , le teint plombé ,  
Lorgnant par-devant, par derriere ;  
Complaisant , doux , mignard , poli ,  
Persifflant , grasseyant , rempli  
D'amour , d'ambre et de suffisance ;  
En un mot , ayant en tout point ,  
Du jugement , de la science ,  
Et du goût comme on n'en a point.  
Dans une diligence angloise  
Rouloit milord Aliboron ,

Le dos , le ventre , l'esprit rond ,  
 Quittant son gros habit marron ,  
 Pour s'affubler à la françoise ;  
 Se plaignant du poumon , des nerfs ,  
 Avec la carrure d'Hercule ;  
 Pesant trois cents ; mais par ses airs ,  
 Encor moins lourd que ridicule.

Enfin , c'étoit une foule d'originaux de toute espece , des petits-mâtres , des femmes savantes , des musiciens , des coquettes , des peintres , des dévotes , des orateurs , des poètes , des danseurs et des philosophes. La plupart de ces derniers faisoient gaîment le voyage à pied ; car ce n'étoit pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers , et les femmes sur-tout , arrivoient au temple avec une toilette de cour , qui les faisoit con-signer à la porte.

Là étoit la foule. Les esprits et les beautés honoraires se nommoient , pour en imposer au peuple , et d'un ton d'autorité , crioient à la sentinelle :

Sergent , dites au caporal  
 De nous ouvrir un peu la presse ;  
 Je suis marquise ; moi comtesse ;  
 Moi , je suis fermier-général.

Cependant les piétons arrivoient les premiers ; je marchai derriere eux , et j'entrai d'abord en nommant Émilie.

Arrivé sous le vestibule , j'aperçus autour de

moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultoit les demi-dieux, favoris et ministres des Graces. Chacun d'eux avoit sa statue au-dessus de son autel. C'étoient Racine, La Fontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un conseiller parfumé brûloit de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disoit :

J'ai du jargon, de la finesse,  
 Les calembourgs brillent dans mes écrits;  
 J'ai su donner à la grave Thémis  
 Un petit air de gentillesse,  
 Je mets les loix en madrigaux;  
 Je suis l'oracle des toilettes;  
 De tous les ouvrages nouveaux  
 J'extraits l'esprit sur mes tablettes:  
 Je viens de composer enfin  
 Un livre avec mon secrétaire;  
 Je l'ai fait, sur papier vélin,  
 Imprimer en beau caractère,  
 Et relier en maroquin.  
 Aux trois déesses, ce matin,  
 J'en viens offrir un exemplaire;  
 Et je reste comme un faquin,  
 A la porte du sanctuaire!

L'Oracle des loix lui répondit :

Il faut que Thémis en impose;  
 Et sourie avec dignité.  
 Sa grâce est dans sa majesté;  
 Et les trois Sœurs n'ont jamais adopté  
 Les magistrats couleur de rose.

Au même instant une femme ensevelie sous la gaze, arriva au pied d'un groupe qui représentoit Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante :

J'ai su me faire de l'esprit  
 Et me composer un visage.  
 Depuis trente ans et davantage,  
 J'en ai toujours quinze, en dépit  
 Du temps et de la médisance;  
 Je rajeunis chaque matin,  
 Car j'ai découvert le chemin  
 Qui ramène à l'adolescence.  
 — Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin  
 Il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

Vingt fois par jour la force m'abandonne;  
 Je puis me vanter que personne  
 Ne s'évanouit mieux que moi;  
 Je range, en expirant, l'univers sous ma loi.  
 Dans mes convulsions, j'étaie un cou d'albâtre,  
 Un teint de lis, des yeux mourants, baignés de pleurs,  
 Un pied digne des connoisseurs,  
 Un bras d'ivoire... Enfin, à mes adorateurs,  
 Je représente en beau la mort de Cléopâtre...

L'Oracle l'interrompit en lui disant :

Quoique les pamoisons , les spasmes , les vapeurs ,  
Produisent à Paris des effets admirables ,  
Nous ne les logeons point, Le temple des *trois Sœurs*  
N'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus , à cette brusque  
réponse , alla se trouver mal sur les degrés du  
temple , et fut remplacée par une femme jeune  
et modeste , qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés , d'un mal contagieux  
La douleur a gravé les traces.  
Depuis que j'ai perdu ce qui charmoit les yeux ,  
Puis-je me présenter dans le temple des Graces ?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle ,  
Tu conserves encor ton esprit et ton cœur ;  
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur ,  
Quand tu plairas sans être belle.  
A l'aimable laideur le dieu d'Amour sourit ,  
Pour la venger de la Nature ;  
Ta figure faisoit oublier ton esprit ,  
Et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots , la belle disgraciée se présenta à  
la porte du temple , qui lui fut ouverte à l'instant.

Au-devant de cette porte étoit le célèbre Mar-  
cel \* , contrôleur des costumes et du maintien ,

---

\* Marcel étoit un maître de graces , fort à la mode il

et sur le seuil paroissoit l'illustre La Bruyere, dont l'œil perçant découvroit les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écrioit à tout moment :

Monsieur l'Abbé, l'on n'entre pas!  
 Vous avez l'air d'une poupée;  
 Vous, Colonel, du grand Pompée;  
 Et vous, Mondor, du roi Midas.  
 Comte, pour courir en chenille,  
 Vous avez pris dès le matin,  
 La bigarrure d'Arlequin.  
 Vous, Duc, l'habit de Mascarille,  
 Avec le gilet de Scapin.  
 Duchesse, de votre carmin,  
 Avant d'entrer ici, de grace,  
 Otez trois couches seulement;  
 Et pour respirer un moment,  
 Permettez que l'on vous délace.  
 Et vous qui semblez trébucher  
 Dans ces étuis, dont la structure  
 À vos pieds donne la torture,  
 Rose, apprenez que la Nature  
 Nous a fait des pieds pour marcher.

---

y a quarante ans. On ne pouvoit être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écrioit avec enthousiasme : Que de choses dans un menuet !



Plusieurs pèlerins échappoient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenoient leur passeport. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissoient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutoit les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste \* fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétoit d'une voix sévère :

- « Damis, vous avez le cœur sec ;  
 « Vous ne connoissez point cet aimable délire  
 « Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire ;  
 « Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec  
 « Tient lieu d'esprit et de science ;  
 « Allez à Sparte. Argan, je le vois bien  
 « A votre aimable suffisance,  
 « Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien  
 « Allez l'apprendre. Et vous, Gernance,  
 « Vous qui dédaignez la science,  
 « Dans un chapitre ou bien dans un boudoir  
 « Allez professer l'ignorance.  
 « Cléon, vous raisonnez l'amour très savamment ;  
 « Et près de celle qui vous aime,  
 « Vous calculez un sentiment,  
 « Comme l'on résout un problème.  
 « Ne vous offensez pas d'un refus ; récemment  
 « Nous avons refusé Barême.

---

\* La Bruyere, dont on vient de parler.

- « Philinte, on vous trouve amusant  
 « Dans tous vos récits; mais vous êtes  
 « Comme trois femmes médisant,  
 « Et menteur comme six gazettes.  
 « C'est trop. Pour vous Lise, Hortense, Myrthé,  
 « Vous dont on vante la beauté,  
 « Frivole et stérile avantage;  
 « Vous qui possédez en partage  
 « Du babil sans raisonnement,  
 « De la raison sans agrément,  
 « Un esprit de pédant sous un masque de femme,  
 « Un cœur de glace, un corps sans ame,  
 « Quelques épigrammes sans sel,  
 « Un feu follet sans étincelles,  
 « Fuyez ces lieux. Nos Immortelles  
 « Ne reçoivent sur leur autel  
 « Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles!  
 « Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en  
 vous voyant dans mon cœur, il fit grace à mon  
 esprit, et le temple me fut ouvert. Là, je rendis  
 hommage aux Graces.

Des attrait de ces Sœurs jumelles  
 Je fus plus charmé que surpris;  
 Mon cœur se trouvoit là comme chez ses amis.  
 Avant de voyager chez elles,  
 J'avois appris chez vous la carte du pays.

Les trois Sœurs, dans une attitude élégante et

modeste, entrelaçoient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvroit heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisoient sentir sous les plis du voile. L'œil admiroit les beautés visibles ; le desir embellissoit les autres. Leurs regards , souvent baissés , ne se levoient jamais impunément. Elles sourioient , mais en rougissant ; et qui les avoit vues sourire n'en parloit plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix étoit douce et persuasive. Elles parloient peu , mais elles parloient au cœur. On les regardoit , en espérant de les entendre ; on les écoutoit , en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtoient un charme mutuel ; et , quoique femmes , elles exerçoient , peut-être avec moins d'empire , l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité , les Graces me parurent très difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très petit nombre , mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels ; car ce que les Graces ont touché , ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable —

Qui nous peignit avec candeur

Les traits de l'âge d'or , conservés dans son cœur ;

Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,  
Frais comme le printemps, même dans son hiver.  
Vous vivez ! m'écriai-je, ô mortel adorable !  
Et je pleurai de joie en embrassant Gessner.

J'y reconnus cet orateur que \* Rome  
Eût envié jadis au sénat de Paris.  
Il me parut baigné des pleurs de ses amis ;  
Car il étoit aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes ;  
mais la première des Graces me dit en souriant :

Pourquoi cette douleur amère ?  
Gerhier chez vous n'est plus ; mais il respire ici.  
Dans nos bras il s'est endormi.  
Qu'eût-il fait encor sur la terre ?  
Il étoit immortel ; son sort étoit rempli.

En achevant ces mots, la déesse tendit la main  
à un vieillard qui s'avançoit majestueusement  
vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils  
blancs, brilloient du feu de la jeunesse, et son  
front conservoit l'empreinte des couronnes qu'il  
avoit portées. O déesse ! m'écriai-je, quel est ce  
vénérable monarque ? Quel étoit son empire ?

— L'Univers. Tu vois Buffon.  
Il suffit que je le nomme ;

---

\* Gessner, Buffon et Gerhier venoient de mourir  
au moment où cette lettre fut écrite.

Tout l'éloge d'un grand homme  
Est renfermé dans son nom.

Elle dit , fit asseoir le vieillard sur un trône  
de verdure , et lui ceignit la couronne de l'im-  
mortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces ,  
A ce couronnement le Printemps assista ,  
Et la Nature y présida ;  
Car la Nature est toujours chez les Graces.

Durant cette fête , je vis entrer dans le temple  
une foule de jeunes nymphes qui arrivoient de  
la campagne. J'en remarquai très peu de la ville ;  
mais j'avouerai que celles-ci l'emportoient sur  
les premières ; car elles étoient encore belles ,  
malgré leur parure. Tandis que je les admirois ,  
Aglé me dit : « Tu seras sans doute étonné  
« d'apprendre que ces beautés naïves , qui nous  
« visitent tous les jours , ne savent pas même  
« qu'elles nous connoissent.

« La beauté qui vient de naître ,  
« Tant qu'elle échappe au miroir ,  
« Vient chez nous sans le savoir ;  
« Mais il lui suffit d'avoir  
« Le malheur de se connoître ,  
« Pour nous fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces nymphes , je vis arriver les  
vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de

l'Hyménée. « Celles-ci, me dit la déesse, sont  
 « bien moins nombreuses que les premières; car  
 « plus les femmes aujourd'hui arrivent à l'âge des  
 « Graces, plus elles s'éloignent de leur culte:  
 « d'ailleurs, nous n'admettons ici que celles qui,  
 « à la modestie, et aux agréments extérieurs,  
 « joignent une ame encore neuve, un cœur fait  
 « pour préférer l'estime et la tendresse conju-  
 « gale à l'encens des adorateurs, et un caractère  
 « capable de sacrifier à l'amour maternel, les  
 « modes, les romans, les abbés et l'opéra.

« Aussi le dieu d'Hymen verse en secret des pleurs  
 « Dans son temple désert; mais bientôt il oublie  
 « Sa solitude et ses malheurs,  
 « Quand il possède une Émilie.»

Aglæ parloit encore, lorsque les meres arri-  
 verent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi  
 elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes  
 de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point  
 que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne  
 permettent pas que leurs filles aient quinze ans,  
*et cætera, et cætera*; leurs regards étoient nobles  
 et tendres; leur démarche étoit posée, leur sou-  
 rire affectueux; tout en elles intéressoit. Ces  
 yeux versaient souvent des larmes, cette bouche  
 prononçoit sans cesse les noms de fils et d'époux;  
 ces levres étoient couvertes de chastes baisers; ce  
 sein avoit porté de doux fardeaux, que ces bras  
 soutenoient encore. Ceux de leurs enfants qui

pouvoient marcher, les accompagnoient, en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres caresses, les douces inquiétudes voltigeoient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentoit attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles sembloient réunir les graces des différens âges qui les environnoient. On les retrouvoit dans chacun de leurs enfans. Ces diverses ressemblances multiplioient les sentimens qu'inspiroient les meres, et l'on éprouvoit, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me dit Aglaé, celles-ci sont les plus tendrement chéries; car nous trouvons chez elles ce que nous cherchons par-tout, l'utile joint à l'agréable.

« Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclorre

« Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.

« Anprès des lis la rose croît encore

« Sur les débris de la maternité. »

Les meres alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer, tandis que chacune faisoit son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthievre présente ses enfans dans ses bras;

Et, d'après ce touchant modele,

Genlis, suivant à quelques pas,

Crayonnoit les vertus et les charmes d'Adele.

Quand les meres eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules, en cheveux blancs. La sérénité, la candeur régnoient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyoit qu'elles avoient été belles; on jugeoit qu'elles étoient aimables. Le regret de ce qu'elles avoient perdu ajoutoit au prix de ce qu'elles conservoient encore; et ce cœur, pénétré de respect, se plaisoit à rappeler le passé, pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paroissoient surprises de les voir, à cet âge, dans le temple des Graces, Euphrosine leur dit :

« Femme qui plaît à soixante ans,  
 « Par son aimable caractere,  
 « Possede bien mieux l'art de plaire,  
 « Qu'une belle dans son printemps.

« Les prestiges de la jeunesse  
 « Cachent mille défauts au jour;  
 « Mais le charme fuit; la vieillesse  
 « Leve le bandeau de l'Amour.

« Alors, la Raison qui s'éveille,  
 « Cherche l'esprit. Si c'est en vain,  
 « La Beauté, dès le lendemain,  
 « Pleure ses amants de la veille.

« Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,  
 « L'Amitié, tous les jours, ajoute à vos conquêtes,  
 « Et l'on vous aime encor malgré l'âge où vous êtes,  
 « Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.



« On regrette le temps passé sans vous connoître.  
« Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !  
« Il semble que plutôt on auroit voulu naître ,  
« Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

« Lorsque , vers son déclin , le soleil nous éclaire ,  
« L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli ;  
« On est vieux à vingt ans , si l'on cesse de plaire ;  
« Et qui plaît à cent ans , meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots , les vierges saluerent avec respect  
les aïeules , qui les embrasserent sans jalousie.  
Alors la déesse , se tournant vers moi : Tu le vois ,  
me dit-elle ,

Les Graces sont de tous les temps.  
Adieu ; dis à ton Émilie  
Que dans un demi-siècle en ces lieux je l'attends.  
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie ,  
De l'esprit et du cœur évitez les détours ,  
L'art est voisin de l'imposture.  
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours ,  
Mes bons amis , si vous savez toujours  
Vous en tenir à la Nature.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
<b>AMOUR.</b> Sa naissance, son éducation, ses traits, son caractere.....	36	3
Ses ailes.....	37	11
Deux AMOURS.....	<i>Ib.</i>	14
Opinions diverses sur son origine.....	<i>Ib.</i>	15
Ses caprices.....	38	16
Il est présenté à Jupiter.....	39	21
<b>ANDROGÉE</b> , assassiné par les habitants de Mégare et d'Athènes. Suite de cet attentat.	40	34
<b>ARIANE</b> , rencontrée par Bacchus dans l'isle de Naxos.....	39	50
Elle lui raconte ses infortunes.....	40	54
Elle sauve Thésée, et l'emmene dans l'isle de Naxos.....	<i>Ib.</i>	37
Thésée l'abandonne. Elle devient l'épouse de Bacchus.....	<i>Ib.</i>	40
<b>BACCHUS.</b> Son origine. Il est confié aux nymphes; élevé par Silène.....	39	22
Ses conquêtes.....	<i>Ib.</i>	26
Il épouse Ariane.....	40	40
Il aime Érigone.....	41	44
Il va visiter Proserpine.....	<i>Ib.</i>	46
Fêtes de Bacchus.....	45	70
Rapprochement de Moïse et de Bacchus....	<i>Ib.</i>	75
<b>BACCHANTES</b> , prêtresses de Bacchus....	<i>Ib.</i>	72
<b>BÉROÉ</b> , nourrice de Sémélé, dont Junon prit la forme pour lui donner de perfides		

TABLE ALPHABÉTIQUE. 95

	LET. PAG.	
conseils.....	39	22
COURONNE d'Ariane, changée par Bacchus en constellation.....	40	40
CUPIDON. Voyez AMOUR.		
DISCORDE. Histoire de la pomme fatale...	42	49
ÉRIGONE, séduite par Bacchus. Sa mort, sa métamorphose.....	41	43
GRACES, compagnes de Vénus.....	44	64
Leur origine, leur temple, leur culte, leurs loix.....	46	78
HÉBÉ, voyage avec l'Amour.....	38	16
HÉCUBE, épouse de Priam, et mere de Paris.	42	50
HYADES, nymphes qui nourrirent Bacchus, et furent changées en la constellation de ce nom, qui est placée sur le front du taureau.....	39	25
ICARIUS, pere d'Érigone. Sa mort; jeux icariens.....	41	43
LEMNOS. Les habitantes de cette isle négligent le culte de Vénus.....	44	67
Leur punition.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
MÉNADES, prêtresses de Bacchus.....	45	72
MÉRA, chienne d'Icarius, changée en constellation.....	41	46
MERCURE, confie Bacchus au soin des nymphes de Nysa.....	59	25
MOÏSE et Bacchus, comparés.....	45	45
NAÏADES, premières prêtresses de Bacchus.	<i>Ib.</i>	71
NYSUS, roi de Mégare, trahi par sa fille, et changé en épervier.....	40	54
OENONE, épouse du berger Paris.....	42	54

96 TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
P <small>ARIS</small> , fils de Priam, exposé, en naissant, sur le mont Ida; élevé par les pasteurs...	42	49
Il épouse O <small>Ë</small> none, et revient à la cour de Priam.....	<i>Ib.</i>	54
Jugement de P <small>ARIS</small> .....	43	57
P <small>Ë</small> N <small>IA</small> , déesse de la pauvreté, selon quelques-uns, mere de Cupidon.....	37	15
P <small>ERISTÈRE</small> , changée en colombe par l'Amour.....	<i>Ib.</i>	12
P <small>ORUS</small> , dieu de l'abondance, pere de Cupidon, selon quelques Mythologues.....	<i>Ib.</i>	15
P <small>ROSERPINE</small> , aimée de Bacchus, le retient trois ans aux enfers.....	41	47
S <small>APHO</small> , amante de Phaon; sa mort.....	44	68
S <small>CYLLA</small> . Voyez N <small>YSUS</small> .		
S <small>ÉMÉLÉ</small> , séduite par Jupiter.....	39	20
Trahie par Junon.....	<i>Ib.</i>	22
Sa mort.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
S <small>ILÈNE</small> , gouverneur de Bacchus.....	<i>Ib.</i>	25
T <small>HÉSÉE</small> , vainqueur du Minotaure, épouse Ariane et l'abandonne.....	40	39
T <small>HÉTIS</small> et P <small>ÉLÉE</small> . Leurs noces.....	39	20
T <small>HYADES</small> , prêtresses de Bacchus.....	45	72
V <small>ËNUS</small> . Elle obtient la pomme.....	43	59
Son culte, ses temples, ses fêtes.....	44	61
V <small>ËNUS céleste</small> .....	<i>Ib.</i>	63
V <small>ËNUS modeste</small> .....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
V <small>ËNUS nuptiale</small> .....	<i>Ib.</i>	65
V <small>ËNUS populaire</small> .....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
O <small>FFRANDES</small> à V <small>ËNUS</small> .....	<i>Ib.</i>	66

FIN DE LA TABLE.

S

**ULB Halle**

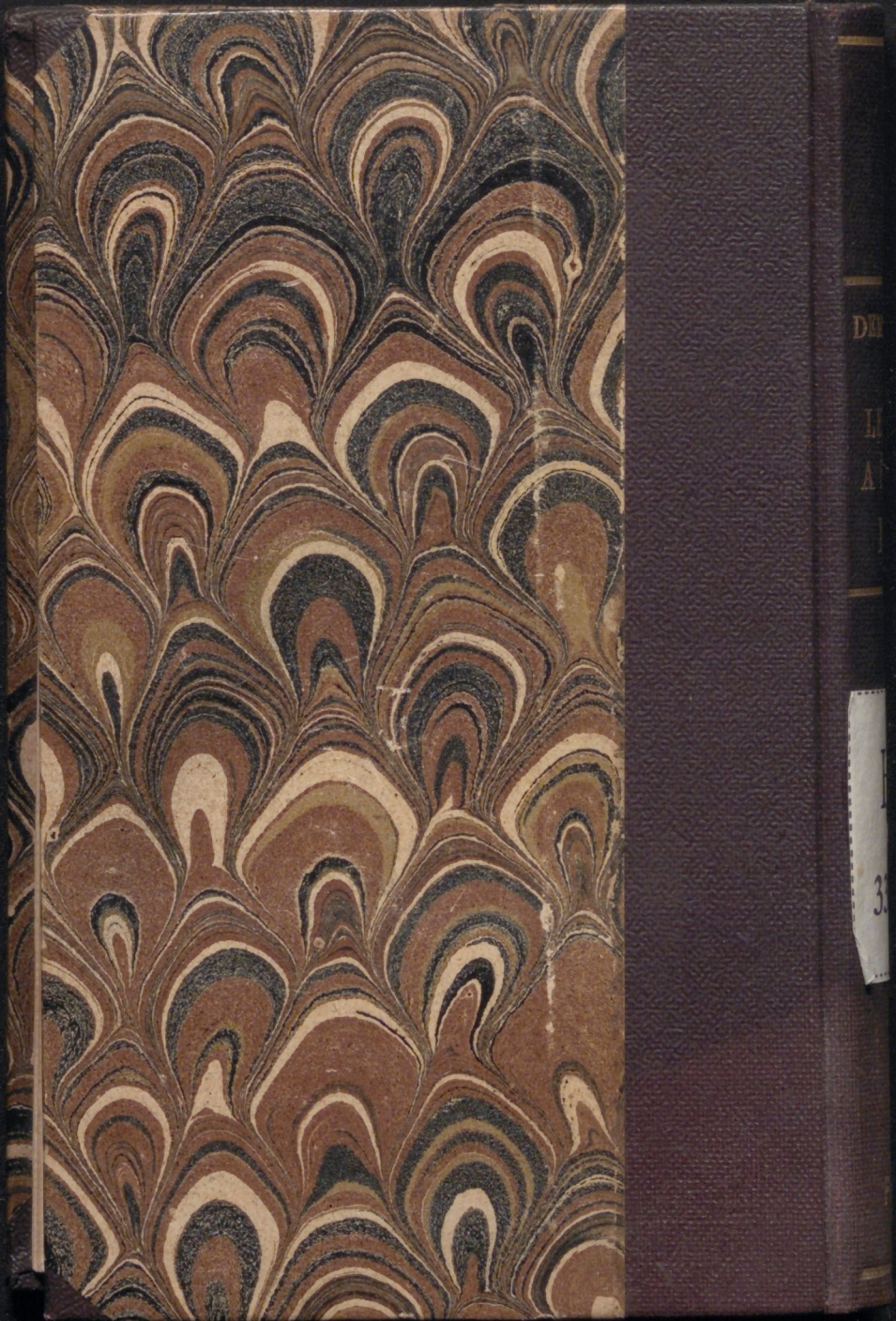
3

008 869 928



H b 3306 b







LETTRES  
A ÉMILIE  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.

*Charles Albert*  
PAR  
C. A. DEMOUSTIER.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,  
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.  
M DCCC IX.

